

quels avaient passé les maisons que me faisaient distinguer leur isolement, leur étendue, et le soin de leur construction, et je ne crains pas de l'assurer, il en est à peine une moitié qui n'ait été possédée depuis cinquante ans par un homme qui n'y ait pas vu éteindre sa fortune tout entière. Je ne puis citer ici les noms qui donneraient à mes assertions une si évidente et si douloureuse démonstration ; je ne puis passer en revue tous les pays auxquels je fais allusion : mais j'en appelle aux souvenirs de tous ceux qui m'écoutent. Je les engage à faire, par la pensée, la revue des châteaux ou des habitations élégantes des pays dont ils connaissent les particularités ; et je n'hésite pas à dire qu'ils trouveront partout le même caractère d'instabilité et de ruine, la même démonstration de la rapidité avec laquelle changent de mains toutes les propriétés où l'on mène une vie oisive et facile.

L'histoire raconte la chute des empires, comme leur élévation et leur grandeur ; elle fait connaître leur fin, que celle-ci se soit accomplie dans la longue agonie de la décadence ou dans les convulsions d'une chute précipitée. Le sort de quelques familles illustres partage le même honneur, mais personne ne raconte les lentes et obscures misères des familles appartenant à la bourgeoisie ou à la petite noblesse, et dont la fortune s'écroule lentement, comme le font les murs que personne ne répare et dont les pierres se disjoint et tombent une à une et sans bruit.

Il faut cependant que ces malheurs obscurs, si fréquents quoique si peu remarqués, soient remis sous les yeux de la jeunesse ; car ils portent avec eux un enseignement qui peut être plus profitable que l'histoire de la chute des empires et des familles princières. Et qu'on ne croie pas que ces malheurs dont la vente des biens paternels est la dernière scène, aient, pour cause habituelle, la vie déréglée et les dépenses excessives : l'oisiveté suffit avec les habitudes d'une vie commode ; elle place sur la pente, et, par une progression dont il est inutile de décrire les étapes, elle conduit, en quelques années, jusqu'au fond du précipice.

Cependant, en présence d'une situation devenue difficile, quelques hommes éprouvent le besoin de conjurer un malheur qu'ils n'ont pas su prévenir ; ils veulent sortir de l'inaction dans laquelle ils ont vécu, et entrer dans une de ces carrières qu'ils ont méprisées : efforts honorables, mais d'ordinaire, impuissants et plus funestes qu'une complète inaction.